

I

Maison Chai, 1875

Au village de la Fleur de Prunier, l'automne est une saison de sueur et de rires. De champs dorés à perte de vue. De riz à moissonner et à battre. Tiges dénudées et épis charnus. Visages souriants et corps harassés. Dehors, les enfants courent pieds nus en faisant les fous, pourchassant les chiens qui les poursuivent. Les mères préparent le repas pour les hommes occupés dans les champs.

Les grillons se cachent dans les buissons ; leur chant grésille en s'élevant vers le ciel. Les chrysanthèmes arborent un sourire jaune vif. Nichés dans les palétuviers, les serpents attendent patiemment crapauds et grenouilles, eux-mêmes à l'affût des mouches et des moustiques.

A la nuit tombée, sitôt les derniers rayons du soir évanouis, les cheminées cessent de fumer, les portes sont solidement refermées. Sous les toits de chaume, les enfants comblés vagabondent au pays des rêves, un sourire sur le visage, de la salive au coin des lèvres. Les mères raccommodent les chaussures et les chemises des pères qui savourent une dernière bouffée de leur pipe avant d'aller se coucher. Avant qu'une nouvelle journée ne commence.

Comme ce soir.

Dans le lointain, les bicoques délabrées se réduisent à des taches incertaines, disséminées sur le versant ouest de la colline, sous l'ombre persistante d'une voûte nuageuse. Le vent se lève, balayant l'immense couverture en direction de l'est, au-delà des hautes terres, des huttes paysannes, au-delà de la sinueuse rivière aux Prunes et des rizières, avant de l'ancrer juste au-dessus de la grande maison sur le versant est.

La Maison Chai.

Chacune de ses quatre cours est noyée dans l'ombre obscure de la nuée automnale. Pendant la journée, toute l'activité de la maison se concentre dans la cour de l'est, celle où vit le maître, où les serviteurs attendent avec déférence les ordres – l'ordre d'aller chercher ceci ou cela pour satisfaire les exigences de leur maître. De se soumettre à ses demandes continuelles. De l'autre côté, dans la cour de l'ouest, vivent Likang, le fils aîné du maître, et ses épouses. Les pièces d'habitation y sont soigneusement agencées : tandis que Likang jouit du confort de la chambre centrale, la pièce de droite a été attribuée à sa première épouse, Da Niang, attestant ainsi la supériorité de celle-ci sur la seconde épouse, Er Niang, laquelle ne cesse de maugréer d'avoir été reléguée dans la chambre de gauche, moins prestigieuse. Le frère de Likang, Liwei, se contente de la cour sud, aussi tranquille que les chambres d'invités inoccupées de la cour nord.

Pour l'heure, toutes les cours sont plongées dans le silence.

Mais pas pour longtemps.

Les premiers cris percent l'obscurité, se propagent jusqu'à la cour de l'ouest et vont vriller les tympanes

de Maître Chai. Il se fige, l'oreille aux aguets, puis se lève d'un bond, manquant de s'étouffer sur la dernière bouffée de sa pipe. Il hoche la tête, une fois, deux fois, et sourit. *Il est arrivé, le fils aîné de mon fils aîné.* Effrayée par son mouvement soudain, sa jeune servante recule d'un pas et attend.

Le majordome Feng entre en trombe.

— Un garçon ! C'est un garçon !

Son maître lève les yeux. Le majordome Feng s'immobilise, efface le sourire de son visage. Il s'incline et se range sur le côté.

Maître Chai s'assoit, fait signe à la servante de préparer sa pipe et hurle :

— Va chercher Likang !

La servante laisse tomber la pipe. Le majordome Feng quitte la pièce.

Il doit être en train de s'amuser quelque part. Maître Chai soupire, regarde la jeune fille ramasser précipitamment la pipe avant de l'allumer.

Dehors, bourdonnant d'excitation, les domestiques s'activent à répandre la nouvelle dans la maison soudain illuminée. Ils remontent à la source des pleurs du nouveau-né, jusque dans la cour de l'ouest, s'intimant les uns aux autres de baisser la voix. En passant devant eux, le majordome Feng fronçe sévèrement les sourcils et leur ordonne de se disperser. Tandis qu'ils s'éloignent, leurs murmures remplissent la cour.

Derrière la porte close de la chambre de Da Niang, le nouveau-né cesse enfin de pleurer, à mesure qu'il s'habitue à son nouvel univers. Frêle et pâle, sa mère le regarde une dernière fois avant que la sage-femme ne l'emporte.

Ses sœurs, Meilian – huit ans – et Meifong – cinq ans –, se précipitent pour entourer la sage-femme.

Impatientes de le voir, lui, leur frère. Elles l'ont attendu si longtemps ! Elles effleurent son petit visage rose, ses doigts minuscules. Trop faible pour intervenir, Da Niang regarde son enfant que l'on emmène dans la pièce voisine. Sa servante lui verse une tasse de thé au gingembre, mais Da Niang l'envoie s'occuper de son nouveau petit maître, à la place. Il recommence à pleurer, la chaleur du sein de sa mère lui manque.

Malgré sa fatigue, la jeune femme lutte pour rester éveillée, l'oreille tendue. Elle est heureuse lorsque les pleurs prennent fin. *Dors bien, mon fils.*

Quelques instants plus tard, il se réveille et se remet à vagir, mais s'arrête dès que sa bouche affamée trouve le mamelon de Mama Wang. Le lait coule en abondance des énormes seins de la nourrice. Après avoir été contrainte par son mari de vendre son nouveau-né en échange d'un bœuf de labour, Mama Wang a saisi l'occasion de se mettre au service de cet enfant. Mais le sien lui manque. *Mon Petit Chien.* Au souvenir du premier regard qu'elle a posé sur son bébé, elle sourit. *Un adorable petit garçon ; lui donner le nom d'un animal le soustraira à la vue des esprits maléfiques et jaloux, ça les empêchera de l'emporter.* Mais bientôt, son sourire devient amer. *On le lui a tout de même enlevé.* Le chagrin pénètre dans son cœur, profond, intense. Son corps tremble. La bouche du nourrisson lâche son mamelon. Il pousse un gémissement.

Maintenant que la jeune servante a quitté la chambre pour aller mettre les deux sœurs au lit, Mama Wang se retrouve seule avec le bébé. *Le bébé de quelqu'un d'autre.* Elle examine de plus près le nouveau-né tout en le guidant de nouveau vers son

sein. Les yeux clos, il savoure son repas, tétant paisiblement, humant la douce odeur du lait. *Aussi mignon que mon Petit Chien.* Le regard de Mama Wang s'attendrit. Elle le serre contre lui, caresse ses petits bras, ses petites jambes et son visage fripé. *Oui, tu es mon Petit Chien.*

Dans la chambre contiguë, sa mère guette silencieusement sa respiration et ses bâillements, si proches et pourtant si lointains, de l'autre côté de la cloison de bois. *Si seulement je pouvais le nourrir de mon propre lait !* Esseulée, elle soupire, les larmes lui montent aux yeux.

— Je ne suis plus une usine à filles, murmure-t-elle.

Où est son père ? Où est-il ? Elle lève les yeux. Une colonne de fourmis défile au pas sur la poutre de bois, trop affairée pour répondre. Bientôt, la fatigue la submerge. Elle s'endort.

Deux portes plus loin, une tasse se brise en mille morceaux sur le sol. Er Niang se tient debout, une main sur la table, l'autre sur son ventre proéminent, haletante et tremblante de rage.

— Pourquoi faut-il qu'elle soit la première ? crie-t-elle en soutenant de ses mains en coupe l'enfant qui est en elle. Tu seras un garçon ! Il faut que tu sois un garçon ! Tu ne te feras pas évincer.

Recroquevillée dans un coin, sa servante plaque son corps mince contre le mur et frissonne en regardant les yeux flamboyants de sa maîtresse.

A minuit, le majordome Feng extirpe le père du nouveau-né d'un bordel de Pindong, situé à une trentaine de lis, et le traîne à la maison. A moitié ivre, Likang traverse en courant la chambre de Da Niang jusqu'au berceau de son enfant, écarte en hâte l'étoffe

de coton blanc qui recouvre le corps minuscule du bébé. Et il le voit, le petit trait de sa virilité, reposant aussi tranquillement que l'enfant lui-même. *C'est pour de vrai.* Il repart en fredonnant un air d'opéra.

Depuis son retour, Da Niang est réveillée. Elle lève les yeux vers son mari qui passe près d'elle. Likang marque un temps d'arrêt, puis se force à sourire, hoche la tête et se retire dans ses appartements.

Da Niang ferme très fort les yeux, son visage ruis-selle de larmes.

Le matin du septième jour après la naissance, de bonne heure, Maître Chai envoie le majordome Feng chercher le vieux lettré Yan, le seul lettré du village de la Fleur de Prunier.

Arrivé sur le seuil de la chambre du nourrisson dans la cour de l'ouest, le majordome Feng tire un coin du rideau de la porte pour permettre au vieux lettré Yan de regarder à l'intérieur. Reposant confortablement sur la poitrine de Mama Wang, repu et satisfait, le bébé semble sourire au vieil homme ; il gazouille, ses yeux s'illuminent, ses joues rosissent, son front brille sous les rayons du soleil matinal qui s'infiltrent par l'ouverture du rideau. Il sourit comme s'il le connaissait déjà, ce maigre vieillard. Les yeux plissés, le vieux lettré Yan fait un pas en avant. Le majordome Feng lève la main.

— Non !

Le rideau retombe. De l'autre côté, le nouveau-né se met à pousser des hurlements aigus.

De retour dans le cabinet de travail de Maître Chai, le vieux lettré Yan s'installe à la table, devant un morceau de papier rouge et une coupelle d'encre. Il fronse les sourcils, un long moment. Et n'écrit rien.

Bien qu'il y ait déjà plus d'encre qu'il n'en faut, le jeune disciple du lettré ne cesse de frotter de toutes ses forces le bâton sur la pierre à encre, tout en jetant des regards furtifs vers Maître Chai dont le visage ridé reste impénétrable. L'adolescent observe, la sueur ruisselle sur son crâne rasé de près. Redoutant un rugissement, il essaie de fermer ses oreilles, mais le maître ne dit rien. Le disciple est trop jeune pour savoir que le vieux lettré Yan est la seule personne au village de la Fleur de Prunier contre laquelle Maître Chai n'élèverait jamais la voix. Car il connaît des choses que le maître ignore : il sait lire et écrire.

Malgré tout, il y a beaucoup d'autres choses que Maître Chai ne connaît pas à propos du vieux lettré Yan. Il ne sait rien des innombrables nuits que le lettré a passées à étudier le *Yi Jing* ou *Livre des Mutations*, l'astrologie et la physiognomonie. Il ne sait pas que cet homme, le plus érudit du village de la Fleur de Prunier, discerne quelque chose dans le visage et les yeux miniatures de son petit-fils.

Le lettré fouille dans son vieux cerveau en quête de noms qui conviendraient à ce visage, ces yeux et ce *quelque chose* qu'il décèle à l'intérieur. Maître Chai fait signe à sa servante de remplacer le thé auquel il n'a pas touché par une nouvelle tasse d'*oolong* bien chaud.

Tout en buvant une petite gorgée de thé, le vieux lettré Yan écrit enfin, d'un geste plein d'assurance sur le papier rouge, en *lishu*, l'antique calligraphie de la dynastie Han.

L'inscription à la main, Maître Chai se précipite dans le couloir en direction de la salle ancestrale. Le majordome Feng suit son maître pour l'aider à disposer harmonieusement les précieux noms sur l'autel,

devant les tablettes des ancêtres. Maître Chai jette sur le sol une paire de *yao*, ces morceaux de bois divinatoires en forme de demi-lune. Ils retombent tous les deux tournés vers le haut, souriants. *Approuvé.*

Alors, Maître Chai annonce le nom de son petit-fils : Mingzhi ; son nom de lettré sera Ziwen, qui signifie intelligent et cultivé. Un homme instruit.

Plus jamais d'illettrés. Le maître en a décidé ainsi. Depuis des générations, ses ancêtres ont passé leur vie entière à exploiter des milliers d'arpents de terre autour du village de la Fleur de Prunier. Aucun d'eux, excepté son deuxième fils, ne connaît guère plus que les rudiments de l'écriture. Ce fils aîné du fils aîné de Chai sera différent : un *shenshi* cultivé, un membre de l'élite, qui pourra briguer un poste dans la fonction publique. Son grand-père est déterminé ; son père hoche la tête et sa mère sourit discrètement.

Mama Wang fournit suffisamment de lait pour satisfaire l'énorme appétit du bébé. Après chaque repas, il enfouit sa tête dans la poitrine de sa nourrice, s'endort profondément dans les odeurs aigres-douces du lait et de la sueur. Sa mère regarde, le cœur serré.

Deux fausses couches l'avaient déjà affaiblie, l'accouchement l'a épuisée encore davantage. Comme elle ne peut se redresser sur son lit que pour prendre ses repas durant tout le mois où elle doit garder la chambre, il lui est impossible de prendre soin de son petit garçon.

Le matin, une fois qu'il a été nourri et habillé, Mama Wang l'apporte à sa mère et le couche près d'elle. Heureuse et comblée, Da Niang caresse son poupon, l'embrasse. Touche ses doigts délicats, ses joues douces et potelées. Ravie de l'entendre babiller, de regarder ses lèvres bouger et sa bouche s'ouvrir

comme s'il lui parlait, comme s'il répondait à ses paroles emplies de tendresse et d'affection, qui ne sont pour lui que des sons.

Parfois, elle s'efforce de se redresser sur son lit pour le bercer et le serrer contre sa poitrine. Elle sent son pouls palpiter. *Une vie énergique*. Elle peut presque voir ce que lui réserve l'avenir. De l'espoir. Ce qu'elle a cessé de voir en elle-même, bien avant qu'il ne naisse.

Ses sœurs arrivent après le petit-déjeuner. Elles s'approchent du lit de leur mère et jouent avec leur petit frère. Meilian lui pince les joues et l'appelle petit *bao* – petit pain farci cuit à la vapeur – pendant que Meifong lui tient la main et lui chante des chansons populaires que leur servante leur a apprises.

Il leur fait partager ses sourires, ses gloussements et ses gazouillis, tandis qu'elles chantent et gesticulent.



Parfois, son père lui rend visite, pour voir s'il a grandi. Quand il vient, les deux sœurs s'accroupissent dans un coin et regardent leur père baisser les yeux sur le berceau. Elles l'observent.

— Il est trop chétif. Il faut que tu le nourrisses plus souvent.

Il fait toujours les mêmes remarques. Et invariablement Mama Wang contemple les membres bien en chair et le corps potelé du bébé, puis hoche la tête en silence, peu désireuse d'entamer une discussion. Likang quitte ensuite les lieux, sans avoir tenu l'enfant dans ses bras ni jeté un coup d'œil à ses filles tapies dans leur coin.



Un mois après la naissance de Mingzhi, Maître Chai organise fièrement une cérémonie pour célébrer le premier mois révolu de son petit-fils.

Tôt le matin, Mama Wang donne à Mingzhi son premier repas de la journée, le baigne et l'habille entièrement de rouge – chemise, langes, gants et chaussettes, tout est rouge.

— Que la bonne fortune t'accompagne, murmure Mama Wang au bébé rouge qu'elle tient dans ses bras.

Il promène ses mains enveloppées de coton sur son visage. Ses doigts remuent dans les gants serrés, il est incapable de toucher ses joues, son nez, sa bouche, de goûter son pouce, si tendre et délicieux. Il est frustré, son visage devient tout rouge, lui aussi, et ses jambes gigotent de plus belle.

— Chut ! dit Mama Wang qui le berce pour le calmer. C'est la règle. Désormais, tu dois bien te tenir.

Dans la salle ancestrale, Maître Chai marche de long en large, frappant le sol de sa canne ornée d'une tête de dragon, donnant l'ordre au majordome Feng de donner des ordres, vérifiant la table à offrandes de l'autel : une paire de bougies rouges sur des bougeoirs de cuivre étincelants, un brûle-encens de cuivre orné de deux têtes de lion et rempli de sable imprégné de la fraîche odeur verte de la rivière aux Prunes, un bouquet de bâtons d'encens et une paire de jetons divinatoires. Tout doit être en ordre. Les offrandes sont soigneusement alignées : un cochon entier rôti trône au milieu, entouré d'un canard braisé, d'un poulet bouilli, de rouleaux de printemps charnus, de plats de champignons et de légumes ainsi que d'une soupe de poulet aux herbes aromatiques. Et, bien sûr,

les gâteaux de riz rouges et les œufs bouillis teints de la même couleur. Sans oublier sept petites tasses de vin de riz et sept grands bols de riz nature accompagnés de sept paires de baguettes et de sept cuillères à soupe pour les sept générations d'ancêtres.

Appuyé sur sa canne, Maître Chai se penche et compte soigneusement sur ses doigts flétris, veillant à ce qu'aucun ancêtre ne manque de rien. Car si un seul couvert n'est pas à sa place, Maître Chai devra porter le poids de sa faute pour leur avoir manqué de respect, non seulement sa vie durant, mais également dans la prochaine.

Enfin, on allume les bougies et les bâtons d'encens. Des flammes éblouissantes s'élèvent en dansant, projetant leur éclat rougeoyant sur le sol et les piliers. Des nuages de fumée montent, se mêlent aux odeurs aigres-douces et aromatiques de la nourriture, virevoltent entre les poutres et les piliers, planent au-dessus du vieil homme, de ses ancêtres, de ses offrandes et de ses serviteurs.

Le majordome Feng tire Likang de son lit. Pareil à un somnambule, celui-ci traverse la cour en bâillant devant la cohorte des serviteurs qui vont et viennent, lavent le sol et les piliers ou apportent de nouvelles offrandes. Il manque de heurter l'autel.

Maître Chai rugit :

— Essaie donc de te rendre utile, veux-tu ?

Le bout pointu de la canne-dragon pointe vers le visage de Likang, à présent tout à fait réveillé. Aussitôt, le majordome Feng l'entraîne à l'écart pour lui éviter d'autres réprimandes.

Escortée de Meilian et Meifong, Mama Wang s'arrête sur le seuil. *Ni les femmes ni les membres des autres clans ne sont autorisés à pénétrer dans la salle ancestrale.*

Likang va prendre Mingzhi des mains de la nourrice et le porte pour la première fois, avec maladresse. Dans les bras de son père, l'enfant gigote et éternue. Sa bouche se tord, son visage se fripe. L'air, chargé d'odeurs fortes et de fumée, est étouffant ; ses langes lui tiennent trop chaud.

Avec un sourire, le grand-père Chai accueille son cher petit-fils :

— Viens par ici, ma précieuse petite perle !

Le tonnerre qui rugit dans les tympan fragiles du bébé déclenche ses hurlements – une explosion de cris qui n'a, après tout, rien d'étonnant, étant donné tout ce bruit, la fumée, les flammes, la chaleur et les odeurs. Il s'agite dans ses langes rouges. Le visage écarlate.

Comme une traînée de poudre, le bruit se répand que le fils aîné du fils aîné de Maître Chai pleure dans la salle ancestrale. Dans sa chambre de la cour du l'ouest, Er Niang ricane tandis que, dans la sienne, Da Niang fronce les sourcils. *Quel présage funeste !* Inlassablement, Da Niang lit les textes sacrés de *Dabei* – la *Compassion infinie* – et psalmodie des prières pour obtenir la bénédiction du Bouddha. *Je vous en prie, protégez mon petit Mingzhi des esprits malfaisants. S'il vous plaît.*

Les morceaux de bois divinatoires refusent de sourire jusqu'au cinquième lancer. Les ancêtres semblent mécontents de leur descendant qui braille dans ses langes rouges. Mais Maître Chai est satisfait. Il est heureux de voir son petit-fils pour la première fois. Heureux de toucher ses joues potelées. *C'est un vrai Chai, l'héritier du clan.*

Depuis l'aube, la cuisine grouille d'activité. Des milliers de gâteaux de riz ont été cuits, des milliers

d'œufs bouillis et teints en rouge. Le majordome Feng ordonne aux serviteurs de les distribuer aux habitants du village de la Fleur de Prunier : trois gâteaux et trois œufs par famille. S'appuyant sur la similitude de prononciation entre les mots « trois » (*san*) et « vie » (*sheng*), le maître sème de bons présages de « vitalité » et « énergie ».

Venus du village et des environs, les paysans surpris attendent patiemment en deux longues files devant l'entrée principale. *L'Empereur Céleste a enfin changé, il commence à s'occuper de nous.* Cela fait des années qu'ils ont pratiquement oublié le goût des gâteaux de riz. Avec un grand sourire, ils se passent le mot :

— Il sera notre bonne étoile, ça ne fait aucun doute.

C'est la première fois que Maître Chai leur offre un tel cadeau.

Au crépuscule, Liwei, le frère cadet de Likang, revient, épuisé par une tournée de deux mois au cours de laquelle il a collecté les loyers dans les hameaux reculés. En entrant dans le village, il jette les yeux autour de lui, incrédule. Partout, des visages joyeux, des gens qui rient et bavardent avec animation, chacun serrant dans sa main une poignée de rouge.

Un spectacle rare depuis que le rêve des rebelles Taiping – rêve d'une Chine sous domination paysanne – a éclaté comme une bulle. Des années de guerre et de sécheresse ont rendu la terre presque stérile. Il y a longtemps que la pauvreté et la faim ont effacé les sourires des visages des paysans. Les loyers de la terre sont élevés et les récoltes suffisent à peine à les payer. Lorsque Liwei effectue ses tournées pour encaisser les loyers, il se sent toujours coupable ; il a

l'impression d'être une sangsue, dépouillant les pauvres paysans de leur dernier *qian*.

Mais, aujourd'hui, ils sourient.

Liwei hâte le pas vers la source de toute cette agitation.

Finalement, sous la banderole rouge devant la Maison Chai, Liwei voit le dernier paysan recevoir son présent. Son cœur cogne à grands coups dans sa poitrine.

L'enfant est né !

Confiant son bagage au majordome Feng, Liwei se précipite dans la cour de l'ouest pour voir le nouveau-né.



La mère de Mingzhi reste alitée pendant encore deux mois. Ayant recouvré quelques forces, elle se redresse dans son lit et garde désormais le poupon dans ses bras plus longtemps. Mais son fils a besoin de remuer. Il cherche des yeux Mama Wang, l'appelle en pleurant quand il la voit se tenir à l'écart. La nourrice le soulève dans ses bras et marche de long en large dans la chambre pour le calmer. Sa mère le suit du regard, le cœur serré.

Au crépuscule, après le dîner, l'oncle Liwei vient lui rendre visite. Il raconte à son petit neveu des histoires qui ne sont pour lui que des bruits. Mais la voix douce de son oncle apaise Mingzhi. Il lève tranquillement les yeux et écoute, comme s'il comprenait la légende du Roi-Singe et celles des vingt-quatre enfants emplis de piété filiale.

Dans la chambre voisine, assise bien droite, Da Niang écoute, imagine son enfant qui saisit les doigts

d'Oncle Liwei et lui sourit. Et elle aussi sourit doucement.



A l'approche de la moisson d'automne, les visages affichent partout des expressions joyeuses. Lorsqu'ils se croisent, les paysans qui travaillent dans les rizières, chassent les moineaux ou tuent les sauterelles, disent :

— Pour sûr, l'Empereur Céleste a enfin changé.

Après des années de maigres récoltes, ils espèrent une moisson exceptionnelle. Devant eux s'étendent des milliers d'arpents de champs dorés, qui plaisent à leur regard et leur réchauffent le cœur.



A l'âge de six mois, Mingzhi est rejoint par son demi-frère, le fils d'Er Niang. Cette fois, le visage du vieux lettré Yan se plisse et ses mains tremblent tandis qu'il écrit les noms sélectionnés : Mingyuan, qui désigne un sage, et comme nom de lettré, Haojie, qui signifie un être remarquable, un héros. Les mains encore agitées de tremblements, le lettré repose son pinceau. Les noms représentent des symboles bien plus que des prédictions, le vieux lettré Yan le sait au fond de lui. Il les a soigneusement choisis pour détourner le destin qu'il devine chez l'enfant, les possibles conséquences de ses futures décisions malavisées et de ses lâchetés. Le vieil homme conseille doucement à Maître Chai de brûler davantage d'encens, d'allumer plus de lampes à huile, non seulement dans la salle ancestrale mais aussi dans les temples.



La nuit avant la cérémonie du premier mois révolu de Mingyuan, la pluie se met à tomber à torrents. L'orage mugit. La rivière aux Prunes bouillonne furieusement, martelant ses berges avec violence. Un paysan inquiet, qui ce soir-là inspectait la digue, y découvre une fissure. Il se précipite pour aller chercher de l'aide, mais la digue s'effondre avant que les secours n'arrivent. L'eau se rue dans les champs, emportant sur son passage les pousses de printemps.

Maître Chai envoie le majordome Feng et Liwei rassembler les domestiques et les paysans pour tenter de contenir l'inondation. La pluie et l'orage cessent après minuit, mais la rivière aux Prunes continue de gronder. On remplit et entasse des sacs de sable, on mène le bétail sur des terrains en hauteur, ainsi que les femmes – les jeunes comme les vieilles –, les bras chargés de casseroles et de matelas qu'elles laissent tomber en chemin. Il y a peu d'endroits où s'abriter. Trempées jusqu'aux os, elles se réfugient dans les cavités rocheuses, entre les fourrés, sous les arbres.

Le majordome Feng et Liwei rentrent à l'aube, couverts de boue. Leurs lèvres sont pâles, leurs mains ravinées, leur regard sombre. *Tout est perdu.*

Maître Chai s'inquiète pour ses loyers.

On ne fait pas cuire de gâteaux de riz, on ne prépare pas d'œufs bouillis teints en rouge pour le premier mois révolu de Mingyuan, malgré Er Niang qui, dans sa chambre, trépigne de colère et de frustration sur ses pieds minuscules.



A l'automne suivant, le jour de son anniversaire, Mingzhi est considéré comme âgé de deux ans, puisqu'il a passé sa première année dans le sein de sa mère et la deuxième dans le monde extérieur.

Le matin de bonne heure, on l'installe sur une table dans la grande salle de la cour de l'est, entouré d'un assortiment de pinceaux de calligraphie, d'une paire de ciseaux, de deux pièces de monnaie en cuivre, de livres, d'un bol contenant cinq grains de céréale, d'un livre de comptes, d'une pelle, d'un ensemble d'habits mandarinaux et de quantité d'autres choses, chacune représentant un métier particulier.

Maître Chai suit des yeux les mains de Mingzhi qui se déplacent pour toucher les divers objets. Il sourit lorsque son petit-fils pose les doigts sur un jeu de pinceaux, mais son sourire s'efface au moment où l'enfant essaie d'attraper le manche de pelle. *Non !* Mingzhi s'écarte. L'anxieux grand-père est soulagé. Les couleurs vives du costume de mandarin attirent le regard du petit garçon. Il s'en empare. *Oui !* Maître Chai retient son souffle, mais pousse un soupir lorsque l'enfant lâche le vêtement et saisit le livre de comptes à la place, l'examine, l'ouvre en grand, le déchire, émet un petit gloussement – et ignore tout le reste.

Les sourcils froncés, Maître Chai interrompt la cérémonie pour irrégularité. Mingzhi ne sera ni commerçant ni comptable. Il est prédestiné à devenir lettré, un lettré réputé.

Un mandarin.



A petits pas prudents, Mingzhi marche en chancelant, entre Mama Wang à une extrémité de la cour et Da Niang à l'autre. Il a beau lever les yeux, il ne peut voir au-delà du mur les collines et les montagnes qui s'étendent dans le lointain.

Au loin, vers le nord, en des lieux que les jeunes yeux de Mingzhi ne peuvent atteindre, les démons blancs et les démons nains s'abattent sur le pays – Britanniques, Français, Américains, Allemands, Russes, Italiens, Autrichiens et Japonais. Ils ont l'eau à la bouche et les yeux brillants. Tous convoitent une part du gâteau appelé Chine – sucré, moelleux et onctueux à souhait – et meurent d'envie d'engloutir leur part d'une seule bouchée.

Et Mingzhi grandit, dans un petit village, ignorant des menaces qui vont changer sa vie.